

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o. 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser**, précédée de la Retraite d'Anvers. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. 3 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. Meelo, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

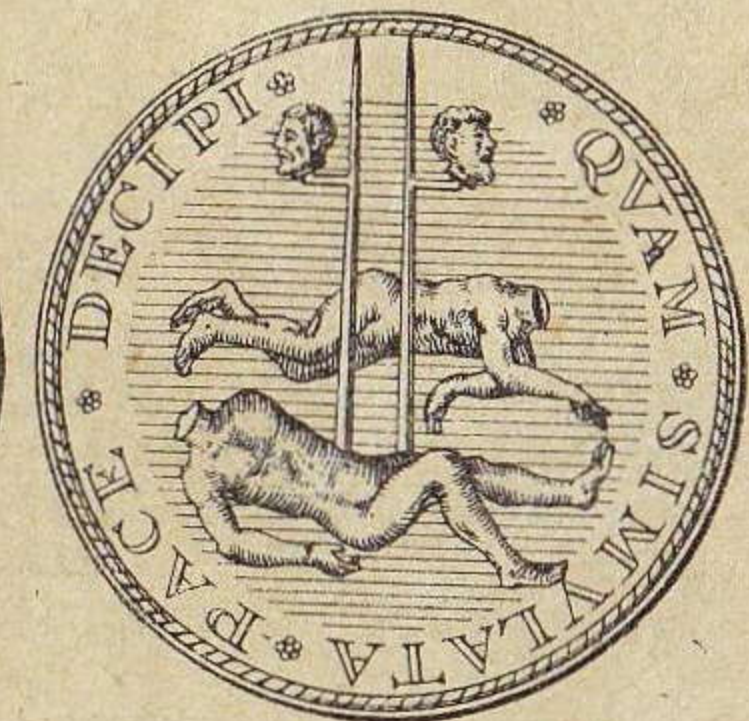
L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie
 que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille
 frappée en 1579 par les États Généraux
 de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

VI

LES GRANDS JOURS DE L'YSER

« Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu. »

Maréchal Foch.

LE « SPLENDIDE ISOLEMENT » DE L'ARMÉE BELGE

*« Qu'il s'agisse de n'importe que
labeur, la sagesse de l'homme con-
siste à attacher son char à une
étoile. »*

EMERSON.

Dans son immense fatigue physique et morale, un espoir ou plutôt une certitude gonfle le cœur de notre armée : elle n'est plus seule dans cette lutte formidable et inégale.

Depuis les approches de Gand, son splendide mais décevant isolement a pris fin. Tandis que le flot lourd de ses colonnes débouche du couloir de la rive gauche de l'Escaut et par delà le canal de Terneuzen, on a entendu, dans le sud, le canon de Melle et les mieux informés ont assuré qu'il y a par là des marins français à côté de la flanc-garde belge. De plus, depuis Gand, on croise, sur les chemins, des patrouilles de cavaliers anglais, grands diables en khaki, le fusil dans un étui de cuir battant la selle, montés comme des centaures. A ce spectacle, pour beaucoup, la guerre semble finie. Français et Anglais ne la vont-ils point

bientôt achever? Et des légendes se répandent. Envoyés en seconde ligne, on va prendre enfin un repos cent fois mérité. D'aucuns précisent même que l'armée belge s'en ira tenir garnison dans les forts de Paris; les plus malins insinuent qu'on pourrait bien charger les Belges d'exécuter, en attendant la prompte fin de la guerre, les travaux agricoles dans le Midi, voire en Algérie.

Dans l'opinion commune, les garants fidèles de la neutralité belge vont donc acquitter sur l'heure la lettre de change restée impayée à l'échéance de la Meuse, de la Sambre et de l'Escaut, tant l'exigibilité de cette dette avait été pour eux soudaine et inattendue, tant le bilan de leurs affaires militaires s'était trouvé momentanément en déficit. Mais, depuis, la grosse rentrée de fonds de la Marne a éclairci leur situation.

Ce qui, par eux, a été donné jusqu'ici aux Belges n'a été que monnaie d'appoint à valoir en compte. C'est, du côté français, la brigade de fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h, deux compagnies du 5^e territorial et quelques spahis; du côté anglais, la 7^e division, débarquée à Ostende. Avec quelques éléments belges, — soldats, gardes civiques et gendarmes, — ces secours alliés ont suffi à couvrir Gand, le temps voulu. Les 9 et 10 octobre, les Français ont combattu avec les nôtres aux portes de la ville. Le 11 octobre, ç'a été le tour des Anglais; puis tout le monde s'est replié, les Français vers Dixmude, les Anglais vers Ypres; l'armée belge vers Ostende, Nieuport et l'Yser. Cette

armée a couvert, depuis les ponts d'Anvers, près de 150 kilomètres, avec l'ennemi lui marchant aux traces et la poussant dans le flanc. Elle achève ainsi l'une des plus étonnantes et des plus audacieuses retraites que l'histoire militaire ait connues, si bien que les Allemands en furent longtemps quinauds.

Ostende vécut, pendant cette retraite, des jours singuliers. La base de l'armée y avait été installée en hâte, avec l'illusion tout au début que cette base serait permanente car on croyait encore pouvoir barrer la route à l'ennemi devant l'Escaut et le canal de Terneuzen ou devant la Lys et le canal de Schipdonck. Soldats boueux, cavaliers démontés, canons crissants sur leurs essieux échauffés, — tout cela défila, bientôt, des jours et des jours, par les rues et la digue, au milieu de la curiosité anxieuse d'une foule composite faite de baigneurs attardés, de bourgeois inquiets et de réfugiés hâves. Le Roi était arrivé, le samedi 10 octobre, à la fin de l'après-midi, au chalet royal. Les grandes administrations vagabondes de l'État s'étaient installées dans les principaux hôtels et dans les bâtiments publics. Enfin, le général Pau était descendu à l'*Hôtel du Phare*, devant l'estacade, tandis que l'état-major de Sir Henry Rawlison, commandant la 7^e division britannique, débarquée à Ostende, avait pris ses quartiers à l'hôtel de la gare maritime.

Le plus grand mystère enveloppait les délibérations de l'*Hôtel du Phare*; mais il ne manquait point de gens pour prétendre l'avoir pénétré : si le

général Pau était là, c'est qu'une puissante armée française était déjà à sa disposition dont on ne serait pas longtemps à connaître les exploits.

La vérité était autre. C'était peu avant la chute d'Anvers que le généralissime Joffre avait dépêché en Belgique le général Pau pour assurer une coopération effective des troupes alliées¹. Anvers ayant succombé, le général Pau, tout comme l'état-major belge, songea bien à résister dans la région de Gand-Bruges. Mais l'armée française était encore trop loin dans le Sud et l'armée belge trop peu nombreuse. Maintenant un effort suprême et décisif était demandé.

Sur ce que devait être exactement cet effort et sur le point où il devait être donné, un débat fut institué. On sait qu'après la bataille de la Marne,

1. Le général Pau, venant d'Ostende et non d'Anvers, — comme il fut dit par erreur dans certaines relations françaises, — était à Gand le 8 octobre. Le contre-amiral Ronarc'h, arrivant à Gand ce jour-là avec l'état-major et l'avant-garde de sa brigade de fusiliers-marins, trouva sur le quai de la gare le général Pau qui le renseigna sur la situation et lui donna des ordres. Le général Pau avait pour mission de lier les mouvements de l'aile gauche française à ceux de l'armée belge. C'est à tort qu'on a prétendu qu'il organisa avec le roi Albert la retraite d'Anvers. Cette retraite, qui fut un modèle du genre, fut arrêtée, réglée et exécutée par le haut commandement belge.

En prenant congé de l'amiral Ronarc'h, le général Pau aurait dit à son état-major en montrant les officiers de marine : « Saluez ces messieurs : vous ne les reverrez plus ! » (Cf. *Dixmude*, par Charles Le Goffic, p. 13).

Dans son *Journal d'un homme de lettres*, M. Léon Souguenet, parlant d'Ostende en ces jours critiques d'octobre, dit : « Le général Pau, fumant une courte pipe, l'air de bonne humeur, quitte, tous les matins, en automobile, un hôtel de la digue. On le salue. Le temps n'est plus des acclamations joyeuses, de l'explosion de la confiance que faisait naître l'apparition du moindre képi français. On sent que pour les uns et les autres l'effort sera grave et lourd, que l'instant ne comporte plus de cris inutiles ».

les fronts s'étaient figés depuis Belfort jusqu'à l'Oise. Mais les belligérants étaient, l'un et l'autre, résolus à ne s'en point tenir là. Ils cherchèrent mutuellement à envelopper l'aile de l'adversaire par le trou béant ouvert depuis l'Oise jusqu'à l'Océan. Et ce fut ce qu'on appela depuis la « course à la mer ». Le 21 septembre, la 2^e armée française, qui, sous les ordres du général de Castelnau, avait sauvé la Lorraine devant Nancy, entra en ligne de l'Oise à la Somme où elle trouva à qui parler, l'ennemi ayant porté sa 6^e armée de sa gauche à sa droite. Ce grand jeu de guerre continua. Une autre armée française, commandée par le général de Maud'huy, s'aligna au nord de la Somme jusqu'à la Bassée, à mi-distance entre la Scarpe et la Lys et, le 2 octobre, engagea bataille aux alentours d'Arras. Dans le même temps, l'armée britannique, désireuse de se rapprocher de ses bases maritimes, quittait la rive de l'Aisne et était transportée dans le Nord où elle devait prolonger de La Bassée à Ypres, à cheval sur la Lys, la ligne tenue par le général de Maud'huy. Le transfert des troupes anglaises ne s'acheva toutefois que le 19 octobre. Il s'agissait donc de boucher la trouée entre Ypres et la mer. Le haut commandement français proposa d'occuper un front situé à une quinzaine de kilomètres au nord de l'Yser, d'Eerneghem à Cortemarck. Cet avis ne fut point partagé par le commandement belge et le roi Albert fit choisir la ligne de l'Yser. On ne demandait, d'ailleurs, à notre armée qu'un effort de courte durée. Une nouvelle armée française, sous les

ordres du général d'Urbal, était, en effet, en voie de constitution. Elle ne devait, cependant, mettre au feu, dans les débuts, que la brigade des fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h, deux divisions territoriales et des divisions de cavalerie, mais elle finira par atteindre la valeur de cinq corps d'armée. de deux corps de cavalerie et de 60 pièces d'artillerie lourde.

C'était le général Foch qui, au début d'octobre, recevait la fière mission de diriger, dans le Nord, les opérations de ces armées bigarrées. Ce général était pour lors à Châlons-sur-Marne où il était entré, en vainqueur, le 12 septembre. Il quitta cette ville, le 4 octobre, à 10 heures du soir. Le 6 octobre, son quartier général était établi à Doullens. Le 16 octobre, le général Foch eut une première entrevue avec le roi Albert : impressionnante rencontre dont le souvenir sera impérissable ; de cette délibération sortit le salut de l'Entente. Le 24 octobre, le général Foch vint s'installer à Cassel, à l'*Auberge du Sauvage*, sur le mont isolé d'où se découvre, en un inoubliable et émouvant panorama, toute la plaine de Flandre, profonde et grave comme la mer.

Ce que le général Pau demandait donc, le 10 octobre, à l'armée belge, c'était, en bouchant la trouée de l'Yser, d'empêcher définitivement l'ennemi de déborder l'aile gauche des Alliés et de lui interdire désormais toute possibilité de manœuvrer entre Nieupoort et Dixmude. Pendant que cette grande tâche s'accomplirait, plus au Sud jusqu'à la Lys, les cavaliers français, anglais et

belges¹, les territoriaux français², la 7^e division britannique, puis l'armée du maréchal French assureraient la liaison avec les troupes de la Lys³. Ces pressantes instructions du général Paus'accompagnaient de la promesse d'une prompte et puissante intervention française en Flandre⁴. La brigade des marins n'était que l'avant-garde d'une armée.

1. La cavalerie belge était représentée par la 1^{re} division. La 2^e division de cavalerie belge, formée au début d'octobre avec des régiments divisionnaires, était tenue en réserve générale du côté de Nieupoort.

La cavalerie française devait compter environ 14.000 sabres : les 4^e et 5^e divisions (corps du général de Mitry), puis les 6^e et 7^e divisions (corps du général Conneau).

La cavalerie britannique était formée de la 3^e division.

2. Ces deux divisions territoriales françaises étaient les 87^e et 89^e divisions. Elles avaient été affectées jusque-là à la défense de Dunkerque et étaient commandées par le général Bidon. Leur conduite fut exemplaire. Ces divisions étaient de recrutement breton.

3. Le 24 octobre, l'armée du maréchal French était ainsi disposée : le 2^e corps s'alignait au sud de la Lys et tendait la main à l'armée française du général de Maud'huy du côté de La Bassée ; le 3^e corps était à cheval sur la Lys ; le 1^{er} corps (général Sir Douglas Haig) et la division indienne de Lahore défendaient tout le pays à l'est d'Ypres ; la 7^e division, commandée par le général Rawlinson et dénommée souvent 4^e corps, épaulait la gauche de sir Douglas Haig.

4. A la fin d'octobre, le commandement français constitue une nouvelle armée. Cette 8^e armée, d'abord formée de quatre divisions de cavalerie, d'une brigade de fusiliers-marins et de deux divisions territoriales, va peu à peu s'accroître devant la violence grandissante des offensives allemandes sur l'Yser et sur Ypres. Les éléments de cette armée sont drainés sur toutes les parties d'un front qui, vers cette époque, se stabilise et où les combats diminuent d'intensité, sauf en Artois et en Argonne.

Cette 8^e armée, aux ordres du général d'Urbal jusque-là commandant du 3^e corps, se composa finalement du 32^e corps (dont faisait partie, avec la 38^e division, la fameuse 42^e division du général Grossetti qui vint, le 23 octobre, à la rescousse des Belges) ; le 9^e corps (17^e et 39^e divisions), le 16^e corps (31^e et 32^e divisions), le 20^e corps (11^e et 30^e divisions) ; les 81^e, 87^e et 89^e divisions territoriales et les 4^e, 5^e, 6^e, 7^e et 9^e divisions de cavalerie.

Stoïque jusqu'à la mort, notre armée épuisée fit front.

Le 16 octobre, on lui devait demander de résister seule quarante-huit heures.

En vérité, elle allait résister seule huit jours.